

ARTICLE

L'autisme à l'épreuve des normes sociales :
ville-carcen et nature-liberté

Anna-Livia MARCHIONNI

Sociétés Plurielles, n° 3
Varia

Les **Presses de l'Inalco** publient des ouvrages scientifiques et des revues qui associent aires culturelles et champs disciplinaires.

EXIGENCE DE QUALITÉ avec des évaluations en double aveugle ;

OPEN ACCESS : diffusion internationale et ouvrages toujours disponibles ;

LICENCES D'ÉDITION SOUS CREATIVE COMMONS pour protéger les auteurs et leurs droits ;

PUBLICATIONS MULTISUPPORTS ET ENRICHISSEMENTS sémantiques et audio-visuels ;

MÉTADONNÉES MULTILINGUES : titres, résumés, mots-clés.

L'offre éditoriale s'organise autour de collections aires géographiques (AsieS, EuropeS, AfriqueS, MéditerranéeS, TransAireS, AmériqueS, OcéanieS) et de séries correspondant à des regroupements disciplinaires (langues et linguistique, sciences humaines et sociales, arts et lettres, sciences politiques, économiques et juridiques, oralité, traduction).

Les **Presses de l'Inalco** éditent de nombreuses revues : *Cahiers balkaniques*, *Cahiers de littérature orale*, *Cipango*, *Cipango – Japanese studies*, *Études océan Indien*, *Études finno-ougriennes*, *Mandenkan*, *Slovo*, *Sociétés Plurielles*, *Yod*.

Sociétés plurielles

Varia

Numéro 3 – Année 2019

L'autisme à l'épreuve des normes sociales : ville-carcen et nature-liberté

Anna-Livia MARCHIONNI

Doctorante, Université libre de Liège,
Laboratoire d'anthropologie sociale et culturelle

Introduction : autisme et socio-anthropologie

Dans le cadre de mon doctorat, j'ai voulu porter sur l'autisme un regard socio-anthropologique en m'intéressant aux processus subjectifs déployés par des adultes porteurs du syndrome d'Asperger et en recueillant leurs témoignages lors d'entretiens semi-directifs à propos de leur relation à la nature, afin de questionner leurs représentations des environnements naturels ainsi que leurs expériences sensorielles quotidiennes et les processus subjectifs qu'elles déploient en fonction de leur environnement. Vingt-quatre entretiens d'une moyenne d'une heure ont été réalisés avec des personnes autistes diagnostiquées comme porteuses du syndrome d'Asperger, âgées de neuf à soixante-trois ans, en France et en Belgique, ainsi qu'au Québec¹. À ceci s'ajoute un volet ethnographique : je me suis rendue au domicile de deux personnes autistes pour m'immerger dans leur milieu de vie.

On a généralement des autistes Asperger l'image d'enfants surdoués (rarement d'adultes et rarement de filles), obnubilés par les chiffres ou l'informatique,

1. Rencontres par l'intermédiaire d'associations créées par des personnes autistes : Autisme-Asperger-Québec et l'association des Asperger du Nord Pas-de-Calais, l'Ass des As, basée à Lille, aux forums de discussions : Rencontres entre Aspergers, Asperansa, Asperger Aide France, et aux groupes Facebook réservés aux autistes : Alliance Autistes, Aspies rateurs et boîtes à outisme, autisme et adaptation.

capables de prouesses intellectuelles mais coupés du monde relationnel car sans compétences sociales, sans empathie, froids et distants. Or, les rencontres que j'ai faites avec des personnes autistes Asperger et leurs familles n'ont cessé de me démontrer l'écart entre un portrait de l'autisme dressé à partir d'une liste de symptômes ou inspiré par les médias, et la réalité d'un autisme vécu au quotidien, ou plutôt la réalité *des personnes autistes* qui toutes, à leur manière, réinventent une manière d'être autiste qui leur est propre. L'autisme se trouve alors tiré hors de son état de syndrome circonscrit, et l'on voit se déployer une variété de manières d'être autiste.

On parle aujourd'hui de *spectre de l'autisme*, ou de *constellation autistique* (Gepner, 2014). Les multitudes de formes que peut prendre l'autisme se situent en effet sur un continuum allant du non-autisme à l'autisme de Kanner avec retard ou absence persistante de langage, en passant par le syndrome d'Asperger, avec des individus tout à fait capables d'être indépendants, d'avoir un métier et de fonder une famille (Mottron, 2004). Cependant, le DSM-V (2013)² a fait disparaître le syndrome d'Asperger de sa nomenclature, et les différentes formes d'autisme font à présent partie de la catégorie générale des « troubles du spectre autistique » et diffèrent les unes des autres de par leur *sévérité* ; par ailleurs, le DSM-V classe l'autisme parmi les troubles neurodéveloppementaux et retient les critères diagnostiques suivants : déficit de la communication et des interactions sociales, caractère restreint et répétitif des comportements, intérêts ou activités ; les particularités de perception sensorielle sont enfin prises en compte³. La CIM-10⁴ continue quant à elle à mentionner le syndrome d'Asperger qu'elle classe dans la catégorie des « troubles envahissants du développement » aux côtés de l'autisme infantile, de l'autisme atypique et du syndrome de Rett.

La question de savoir s'il faut continuer ou non de parler de syndrome d'Asperger mérite d'être posée mais déborde du cadre de cet article. Si je décide de continuer ici de parler d'autisme d'Asperger et de personnes autistes Asperger, c'est parce que c'est ainsi que les participants que j'ai rencontrés pour cette étude se définissent et ont été diagnostiqués. Par ailleurs, si le diagnostic de syndrome

2. Cinquième édition du Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux, établi par l'Association américaine de psychiatrie.

3. Si je cède ici à la facilité du recours au DSM pour introduire l'autisme de manière concise, c'est parce que je reviendrai plus précisément tout au long de l'article sur les spécificités de l'autisme telles qu'elles sont présentées par des personnes autistes dans les témoignages que j'ai recueillis.

4. Classification internationale statistique des maladies.

d'Asperger pourrait tendre à être délaissé dans les années à venir, il s'avère que l'appellation de syndrome d'Asperger est utilisée par les personnes autistes elles-mêmes pour créer des communautés et se fédérer, en se définissant comme *Aspies*.

Brigitte Chamak, sociologue et neurobiologiste, a étudié les transformations des représentations sociales de l'autisme (2009a, 2009b, 2011) et s'est interrogée sur l'expérience subjective de l'autisme à travers des témoignages (2005). Elle relève une redéfinition de l'autisme, conçu désormais comme différence et non plus comme maladie. Cette nouvelle tendance s'appuie sur la découverte des bases neurologiques de l'autisme sous-tendant la manière dont les personnes autistes réfléchissent et perçoivent autrement, comme nous allons le voir par la suite.

Ces revendications sont l'œuvre de personnes autistes qui, se fédérant, créent des associations⁵ afin de parler au nom des personnes autistes qui ne peuvent pas s'exprimer, et pour proposer d'autres représentations de l'autisme : « une identité collective se construit et les mouvements activistes redéfinissent l'autisme comme un autre mode de fonctionnement cognitif » (Chamak, 2011, p. 2). Émergent alors des mouvements sociaux défendant le droit des personnes autistes qui demandent à ne plus se voir attribuer un statut de patient mais de personnes compétentes en matière d'autisme : il est selon elles nécessaire de prendre en compte les aspects positifs de l'autisme et de mettre en valeur leur fonctionnement différent et les compétences qui en découlent (Chamak, 2009a, 2009b), en cessant de se focaliser uniquement sur les déficits et la correction systématique des symptômes autistiques.

Hugo Horiot, fils de l'écrivain Françoise Lefèvre⁶, comédien et écrivain porteur du syndrome d'Asperger, demande à ce que l'autisme soit intégré dans la catégorie de la neurodiversité :

La neurodiversité désigne l'ensemble des variétés cognitives humaines. En tant que mouvement social, elle vise à défendre les minorités cognitives afin de les rendre éligibles aux mêmes droits que ceux qui présentent un profil cognitif majoritaire, à savoir les « neurotypiques⁷ ». (Horiot, 2018, p. 64)

5. Par exemple : Satedi, Asperansa, AFFA, etc.

6. Auteur du *Petit Prince cannibale*, récit de l'enfance de son fils.

7. Le terme de « neurotypique » désigne toute personne qui n'est porteuse d'aucune particularité neurologique suffisamment marquée pour faire l'objet d'un diagnostic, telles que l'autisme, la dyslexie, la surdourance, etc. (définition personnelle MARCHIONNI, 2019, p. 3, à paraître).

On voit se dessiner, dans cette citation, deux aspects intéressants pour notre propos : d'abord, cette question de mouvement social dont nous avons esquissé préalablement quelques traits élémentaires, et qui ouvre sur la question d'une approche alternative de l'autisme, à savoir une approche qui ne serait pas centrée sur la symptomatologie de l'autisme en tant qu'entité psychopathologique et neurologique ; ensuite, le concept de minorités cognitives présenté comme une catégorie définie de par sa distinction d'avec la catégorie neurotypique : dans cette confrontation est introduite un jeu de force où les *neurodivers* (ici, les autistes) subiraient les pressions exercées par une majorité souveraine, représentante de la norme humaine, les *neurotypiques*.

Depuis plusieurs années, des chercheurs d'horizons différents (Bagatell, 2007, 2010 ; Chamak, 2005, 2009a, 2009b, 2011 ; Grinker, 2010 ; Ochs et Solomon, 2005 ; Solomon & Bagatell, 2010 ; Solomon, 2010, 2015) ont pressenti la possibilité et la potentielle richesse d'un abord sociologique, anthropologique et ethnographique de l'autisme, où les personnes ne sont pas les objets du regard scientifique mais les sujets et interlocuteurs (verbaux ou non) d'une construction en commun d'un savoir. L'enjeu est ici de rendre compte d'un vécu subjectif et d'observations patientes et approfondies du quotidien des personnes autistes, et ainsi pourvoir proposer de l'autisme un tableau intime, plus proche des choses du réel vécu par ces personnes et leur entourage.

Je vous propose ici d'articuler mon propos autour des témoignages des personnes autistes porteuses du syndrome d'Asperger que j'ai rencontrées. J'ai tenté de développer une réflexion à partir de ce qu'ils disent de leur manière d'habiter leur environnement et de composer avec les différents espaces qu'ils traversent. À la question de l'importance cruciale de leur hyper sensorialité dans leur rapport à l'environnement, avec les difficultés d'habitabilité et d'adaptation que cette hypersensibilité entraîne, s'ajoute celle, plus profonde, de la stigmatisation et d'un vécu de rejet. Ces expériences conduiraient les personnes que j'ai rencontrées à se tourner vers la nature, perçue comme un espace libéré du poids des normes sociales, ressenties comme des injonctions auxquelles elles se sentent fondamentalement incapables de répondre.

Nature et ville : une dichotomie sensorielle

La nature et la ville sont en premier lieu comparées et opposées en tant qu'environnements sensoriels distincts, ces environnements sensoriels déterminant le vivable ou l'invivable d'un milieu. « En pleine forêt, tout est à sa place, tout est aussi un peu rond, ça fait un peu cocon, alors qu'en ville tout est carré, tout est gris », explique l'une des enquêtées, dont le regard, en ville, ne peut pas

« couler », doit sans cesse sauter d'une forme à l'autre. « J'ai l'impression que quand les formes sont un peu plus arrondies, mon regard est moins agressé. » Ce témoignage rappelle Aristote pour qui la nature relève de la circularité du cosmos et du mouvement parfait des astres, contrairement à l'imperfection de la ligne et du mouvement local et heurté⁸. « J'étouffe, je ne suis pas bien, j'ai l'impression de rétrécir, j'ai mal aux yeux », m'explique une autre à propos de son expérience de la ville. « Je pense que ça doit fonctionner par le sensoriel, mais ça se répercute, mon *corps*⁹ me le dit. J'ai du mal à respirer, j'ai mal aux yeux, en un quart d'heure je suis fatiguée comme si je m'étais concentrée pendant huit heures... Je ne peux pas. » Bien que n'étant pas nommé comme tel, le ressenti décrit par cette personne par le truchement des manifestations physiques correspondent à l'expression de l'angoisse, d'une anxiété forte qui prend son corps en otage dans un mouvement de rétrécissement de l'espace vital.

Nous retrouvons à travers ces témoignages différentes théories qui prennent en compte l'importance centrale de la sensorialité dans l'autisme et leur perception particulière. Selon Tony Attwood (2010), certains adultes autistes Asperger considèrent même leur sensibilité sensorielle comme une source de plus de difficultés quotidiennes que les questions de socialisation. Pour Bruno Gepner, psychiatre et pédopsychiatre spécialisé dans l'autisme à l'université d'Aix-Marseille, « le monde apparaîtrait à la fois comme *temporellement trop rapide* et *spatialement (trop) morcelé* pour les personnes autistes » (2014, p. 115). Les Makram (2007 ; 2010) proposent quant à eux leur théorie du monde intense, et expliquent comment le surfonctionnement perceptif, attentionnel et de la mémoire que l'on retrouve chez les personnes autistes structurerait un rapport au monde pouvant être douloureusement intense. Par ailleurs, ces particularités dans le traitement

8. Une étude de Belin *et al.* (2017) étudie l'effet de formes tantôt arrondies tantôt dentelées sur la réponse émotionnelle d'adultes et d'enfants neurotypiques ou autistes. Elle démontre la préférence des enfants neurotypiques pour les formes arrondies que les enfants autistes, qui tendaient à préférer les formes dentelées ou anguleuses. Malheureusement, l'étude ne donne pas d'indications précises sur la nature et le degré d'autisme présenté par les participants, et il serait intéressant de voir les différences entre autisme d'Asperger et autisme de Kanner, étant donné les différences existant au niveau des compétences visuo-spaciales et de l'attrait pour les formes visuelles entre ces deux groupes (MOTTRON *et al.*, 2006 ; DAWSON *et al.*, 2007 ; SOULIÈRES *et al.*, 2011). Par ailleurs, les personnes autistes peuvent manifester un comportement jugé comme neutre alors même qu'elles ressentent une émotion positive ou négative (SCHOVANEC, 2012).

9. Dans les citations des participants, les italiques indiquent lorsqu'un terme est accentué par le locuteur.

de l'information, notamment sensorielle, entraîneraient « en cascade » (Gepner, 2014) certains symptômes centraux de l'autisme, tels que perception en détails, stéréotypies corporelles, évitement relationnel, troubles du comportement, de l'imitation, de l'expression et de la communication verbale et émotionnelle.

La profusion sensorielle des environnements humains est souvent évoquée par les personnes autistes comme une cause de l'inivable du milieu citadin ou des espaces trop densément fréquentés par la gent humaine. Elles nous décrivent un sentiment de submersion, d'invasion impossible à endiguer. Nombreux sont les chercheurs ayant mis en évidence le fait que les personnes autistes portent préférentiellement leur attention sur les parties plutôt que sur le tout (Frith, 1996 ; Mottron *et al.*, 2006 ; Baron-Cohen, 2009) ; il en résulte alors une perception fragmentée, le monde est perçu de manière plus analytique qu'holistique, d'où des difficultés pour l'interprétation d'images en un tout global et cohérent¹⁰. À cela s'ajoute des hypersensibilités sensorielles au bruit, à la lumière, aux mouvements, ou encore du toucher et de l'odorat. Elles expliquent leurs difficultés à recevoir et traiter comme un tout cohérent la multitude d'informations sensorielles qui fusent dans des environnements décrits comme chaotiques, et qui demandent un effort constant, à la fois pour s'en protéger (ce qui nécessite souvent de recourir à des outils tels que lunettes de soleil à l'intérieur des bâtiments éclairés aux néons ou casques anti-bruit), et pour se frayer un chemin dans le chaos sensoriel décrit : « Je dois reprendre, tout trier, tout reranger », dit l'une d'elles. « J'ai besoin de classer ça sinon je me fais submerger », explique une autre. « Nous, vous savez, les autistes Asperger, l'ordre ! Faut que ce soit rangé. La nature, elle est sauvage et rangée. Dans la nature, tout est à sa place, ce qui n'est pas à sa place meurt. » Le récit que cette personne fait de son expérience lors de son entrée dans un magasin de tissus illustre bien comment la sensation de la profusion d'un espace créé par l'humain peut être vécue lorsque l'on est porteur d'autisme : « L'accumulation de couleurs non-harmonisées [...] je me suis aperçue que ça me... J'avais la tête qui tournait, en quelques secondes ! Comme si la connexion entre mes yeux et mon cerveau ne se faisait pas normalement. Y en avait trop. Tout en même temps. » Et elle ajoute : « L'environnement humain est très souvent disharmonique. Et ça fatigue beaucoup. »

L'environnement sensoriel des villes, ou plus généralement des milieux humains, apparaît comme non-congruant, non-harmonisé, de ce fait agressif et épaisant ; il est vécu comme un espace inconfortable mais incontournable à cause

10. Théorie de la faible cohérence centrale [*Weak central coherence*], proposée en 1996 par Uta Frith.

des exigences de la vie quotidienne dont on ne décide pas : travail, logement, et, parfois, famille. Souvent, c'est le bruit qui est invoqué comme première cause d'expérience sensorielle invasive : il est impossible de boucher ses oreilles comme on ferme les yeux pour fuir une lumière trop forte, et aucune cloison ne semble suffisamment étanche pour parer aux bruits des voisins, de la circulation, des vrombissements en tous genres.

Murray Shafer (1979), qui a étudié l'évolution des paysages sonores, parle de paysages sonores *hi-fi*, où le rapport signal/bruit permet aux sons de moins se heurter et d'être perçus clairement, contrairement aux environnements *lo-fi*, où les sons s'entremêlent et se perdent dans une « surpopulation de sons ». Cela rappelle ce que l'équipe de Laurent Mottron, composée de personnes autistes, appelle « effet cafétéria » (Mottron, 2004, p. 188) : les personnes autistes ayant généralement du mal à démêler les sons les uns des autres, il leur devient difficile, dans un environnement avec un fond sonore complexe comme celui d'une cafétéria, de départager les sons entre eux, et donc par exemple de percevoir les paroles qui leurs sont adressées, celles-ci se mêlant à ladite « surpopulation de sons ». Ainsi, une enquêtée explique que : « l'équivalent de ces bruits de fond-là dans la nature, je n'ai pas besoin de les filtrer », qu'elle ne « force pas », et que « c'est très confortable ». L'environnement sonore *hi-fi* de la nature ne nécessite pas d'efforts de filtrage des sons qu'elle décrit comme « en fond de toile », et il n'est plus besoin de déployer les efforts de défense sensorielle nécessaires en ville.

À la profusion envahissante de la ville est opposée la profusion douce de la nature. Laurent Mottron explique que l'autisme relève d'un surfonctionnement perceptif. Dans son ouvrage justement intitulé *Une autre intelligence*, il écrit que « les personnes autistes sont vis-à-vis de leur perception dans un rapport de proximité psychologique très particulier. Elles sont à la fois esclaves de leur perception (elles ne peuvent y échapper) et en retirent des émotions dont les non-autistes n'ont que peu idée » (2004, p. 185). « Ça m'éveille, ça me porte », « ça m'accroche les yeux », explique un participant à propos de la multiplicité des détails perçus dans la nature ; « ça me fait me sentir vivante », raconte une autre concernant ses expériences sensorielles dans la forêt. Chacun parle à sa façon d'une impression de vivre, de se remplir d'une énergie vitale, et d'un éveil jouissif des sens lorsqu'ils se trouvent dans un environnement naturel. « J'ai toujours le radar qui part partout », explique l'un d'eux avant d'évoquer ses immersions dans la forêt au cours desquelles il raconte comment il disparaît mentalement dans la sensation.

C'est souvent le corps qui est décrit comme première interface sensible avec le monde, sorte de caisse de résonance où la perception sensorielle est ressentie et amplifiée. « Pour les oiseaux », explique une enquêtée, « je pourrais presque vous décrire le circuit que ça fait dans mes bras, ou dans mon dos, ça dépend comme

je suis positionnée et d'où vient le son ». La sensorialité ressentie dans le corps semble déterminer un type de rapport à l'espace et au temps par une connexion directe avec l'environnement ; ainsi, cette même personne explique qu'elle n'utilise pas de montre et connaît l'heure en fonction du chant des oiseaux, de la lumière, et parle de l'évolution sonore selon le rythme des saisons. « Toute sensation est spatiale¹¹ », écrit Merleau-Ponty dans sa *Phénoménologie de la perception*. Une forme de corps-à-corps, rendu possible avec l'environnement naturel, semble alors tracer les contours d'un rapport au monde sensorio-spatial, où les sens parlent de l'espace, en tissent la trame.

Selon Jean-Marc Besse, spécialiste dans l'histoire et l'anthropologie de la géographie, « il existe aussi dans le paysage une spatialité du proche, du contact et de la participation avec l'environnement extérieur qui est compris lui-même comme complexe, c'est-à-dire comme une ambiance composée de plusieurs dimensions sensorielles (sonores, tactiles, olfactives, visuelles, etc.) qui interagissent en réalité et dans laquelle le corps est comme plongé » (2010, p. 267). Il explique l'importance du corps sensible « comme le centre et la condition de possibilité des expériences du paysage » (*ibid.*), traçant les contours d'une « géographie affective », (ceci n'allant pas sans rappeler la notion d' « Umwelt » théorisée en éthologie par Jacob von Uexküll (1956)).

« Le bruit des motos, c'est comme si je l'avais eu là », raconte une participante en désignant son ventre. « C'est comme si ce son m'avait envahie ! Mais envahie physiologiquement, vraiment ! Ça donne l'impression qu'on gonfle, et qu'on est habité par une espèce de, de truc nauséabond, quoi. » Elle ajoute : « Peut-être que parce que c'était renvoyé par les murs ou par l'asphalte, c'était un son que je ne supportais pas. En plus, ça sort d'un tuyau métallique, donc probablement que les résonances, alors c'est peut-être pas le son en lui-même ! C'est peut-être aussi sa résonance. »

Cette réflexion illustre bien l'idée exprimée ci-dessus par Jean-Marc Besse d'un environnement conçu comme un complexe, un système polysensoriel. Il émerge de ces différents témoignages une représentation biomécanique et systémique de l'environnement, avec une interdépendance étroite des éléments sensoriels et des matières qui, dans les environnements naturels, s'auto-régulent

11. « Toute sensation est spatiale, nous nous sommes rangés à cette thèse non pas parce que la qualité comme objet ne peut être pensée que dans l'espace, mais parce que, comme contact primordial avec l'être, comme reprise par le sujet sentant d'une forme d'existence indiquée par le sensible, comme coexistence du sentant et du sensible, elle est elle-même constitutive d'un milieu de coexistence, c'est-à-dire d'un espace. », Merleau-Ponty, 1976, p. 266.

de manière harmonieuse : « Il y a un coussin de basses », « il pourrait y avoir une sorte d'amortissement par la biomasse, par le feuillage, les troncs d'arbres », comme l'exprime une participante. Cette auto-régulation harmonieuse fait défaut dans les environnements humains, qui apparaissent dans le discours des personnes autistes rencontrées comme des systèmes dérégulés, avec un jeu de répercussions et d'amortis artificiels, sensoriellement violent et impropre à la vie, d'où une sensorialité douloureuse, heurtée, « carrée », nécessitant des efforts de protection et de triage constants et épuisants.

Mais est-ce que les personnes autistes, du fait de leur perception sensorielle particulière, ne seraient pas tout simplement plus sensibles (donc deviennent *consciemment* sensibles), à un phénomène qui concerne tous les êtres humains à divers degrés ? Selon Gullone (2000), le mode de vie induit par les sociétés modernes industrialisées compromet le bien-être mental des individus et entraînerait une augmentation de la prévalence de certaines maladies mentales, telles que la schizophrénie et la dépression. Tandis qu'on assiste à l'essor des thérapies assistées par l'animal, Hinds (2011) rappelle quantité d'études ayant mis en évidence les effets bénéfiques de la présence d'un élément naturel sur la cognition, la réduction du stress, le sentiment de sécurité et la facilitation des interactions sociales. Kahn (2009) rapporte quant à lui l'importance du lien à une nature véritable plutôt qu'artificielle, telle que relayée par des écrans ou des enregistrements, mais rappelle qu'en tant qu'espèce, l'humain s'adaptera à la perte de l'environnement naturel malgré les souffrances physiques et psychologiques que cette coupure engendrerait inmanquablement. Enfin, Wilson (1984) a élaboré une hypothèse, celle de la biophilie, qui postule une tendance innée chez l'être humain à se focaliser sur ce qui relève du vivant. Il s'agirait d'une nécessité fondamentale, génétique, et qui s'expliquerait par l'évolution de l'espèce humaine et par ses origines de chasseur-cueilleur : les systèmes cognitif, émotionnel et sensoriel des humains ont été structurés dans un environnement naturel, et leur cerveau actuel est issu de ce processus de coévolution gènes-culture.

Être-soi-autiste, stigmatisation et port du masque

Cependant, si la nature apparaît comme un refuge sensoriel, un espace de sécurité et de repos, et la ville comme un espace jalonné d'imprévus sensoriels potentiellement douloureux qui demandent une vigilance constante, un autre axe d'opposition entre ces deux environnements émerge : celui que j'ai appelé « l'être-soi-autiste » confronté à la nécessité de porter un masque dans les environnements humains.

En plus de leurs hypersensibilités sensorielles et de leurs particularités d'intégration perceptive pouvant être difficiles à vivre dans certains contextes, les

personnes autistes se heurtent toutes à leur manière aux exigences associées à la socialisation : même lorsqu'elles se servent du langage pour communiquer, leurs difficultés de communication sont souvent placées, avec leurs hypersensibilités sensorielles (Attwood, 2010), en tête de la liste des sources de difficultés, voire de souffrances quotidiennes.

Il est important de préciser que les personnes autistes dites de « haut niveau » et celles porteuses du syndrome d'Asperger peuvent passer inaperçues ; on parle dans leur cas de *handicap invisible*¹² même si la plupart présentent ce qui est généralement décrit par les non-initiés à l'autisme comme des bizarreries dont l'origine est ignorée et attribuée souvent à une anomalie ou à une maladie mentale. Elles décrivent leurs problèmes pour comprendre les sous-entendus, les expressions faciales, le langage non-verbal, les attentes non-formulées, les codes relationnels qui régissent les conversations, les manières de se présenter physiquement, de s'habiller, de s'exprimer avec les intonations correctes et les gestes adéquats (Grandin, 1995, 2011 ; Schovanec, 2012).

Temple Grandin, qui n'a pas parlé avant l'âge de 5 ans et à qui on promettait un avenir en hôpital psychiatrique, mais qui aujourd'hui est devenue une sommité dans son domaine d'expertise, l'équipement pour le bétail et la compréhension des animaux (plus de la moitié des abattoirs d'Amérique du Nord est conçue selon ses modèles), se décrit comme « un anthropologue sur Mars » (Sacks, 1995), entourée d'extra-terrestres (les humains) dont elle tente de comprendre les us et coutumes. Mais ça peut-être l'inverse : les personnes autistes que j'ai rencontrées racontent comment elles se sentent, elles, les aliens parmi les humains, qui, soit dit en passant, leurs renvoient volontiers cette image d'elles-mêmes : incompréhension, rejet, mise à l'écart, évitement, moqueries et insultes, violences sociales, harcèlement scolaire entraînant tentatives de suicide et hospitalisations en psychiatrie¹³, c'est ce que presque toutes disent avoir vécu (et vivent encore). L'une d'elle m'écrit, avant notre rencontre : « Dans le monde officiel, je dois être en minuscule. »

Il ne s'agit plus seulement ici de l'environnement citadin, mais de l'environnement humain au sens élargi : le travail et souvent la famille, ou tout espace de socialisation potentielle, qui nécessite de leur part une forme d'auto-observation obsédante de leurs moindre gestes, regards et paroles pour se conformer aux codes sociaux. Il s'ensuit un enfermement intérieur par la pensée, une constante

12. La bande-dessinée *La Différence invisible* de Julie Dachez (2016), qui est autiste Asperger, illustre très bien cet aspect de l'autisme d'Asperger.

13. Le risque pour les enfants et adolescents autistes de subir du harcèlement scolaire est multiplié par trois (HUMPHREY & LEWIS, 2008 ; HUMPHREY & SIMER, 2010).

maîtrise de soi lors des interactions, associée à la conscience d'une différence ressentie comme une anomalie, surtout lorsque leur autisme est diagnostiqué tardivement, les plongeant dans un état d'incompréhension d'eux-mêmes et de culpabilité. « Il faut vraiment être carrée », dit une participante, rejoignant alors sa description de la sensorialité carrée des villes. Une autre parle de « faire le deuil de la normalité » face à ses difficultés irréductibles en situation sociale ; « il faut bien correspondre à ce qui est attendu, toutes ces choses-là qui sont pas naturelles pour moi. Je fais semblant, je dois y penser, c'est pas naturel », et elle se réfère à la notion de représentation théâtrale de Goffman.

On pourrait justement lire l'ouvrage *Stigmaté* (1963) de Goffman comme une description très précise du vécu des personnes autistes. Il écrit (1963, p. 110) :

C'est ainsi qu'un individu discréditable en vient à vivre en laisse [...], en sorte qu'il reste toujours à proximité d'une retraite où il peut défriper son déguisement et se reposer de l'obligation de le porter, qu'il ne s'en éloigne jamais tant qu'il ne saurait y revenir.

L'une des participantes m'explique qu'elle doit fuir aux toilettes pour recharger ses batteries au cours de situations de relation trop prolongées. Les enquêtés expliquent alors la nécessité de porter un masque socialement acceptable. Voici comment l'une des enquêtés, très attachée aux plantes, me décrit le processus du port du masque : « Je suis un peu comme ça justement ! Les plantes, il y a beaucoup de plantes qui utilisent des couleurs pour attirer les insectes ou pour se fondre dans l'environnement. Je pense que je fais la même chose. Je mets un masque, parce que je sais que ça marche, alors je mets un masque pour vivre au quotidien. Mais si je devais vraiment vivre pleinement ce que j'appelle ma facette autistique, je sais que je serais pas comprise par les personnes de mon entourage ». Il faut « se domestiquer pour être acceptable », explique une autre.

« Mais tout le monde en fait autant ! » se voit-on souvent objecter lorsqu'on tente d'expliquer ces difficultés aux non-autistes. « On est tous un peu autistes, on doit tous faire des compromis. » Certes, mais il existe un fossé entre les (quasi-)inévitables difficultés d'interactions vécues par les non-autistes et celles vécues par les autistes. Bref : ou le port du masque ou le rejet. Le choix n'en est plus un lorsqu'il s'agit de travailler pour vivre décemment (quand l'épreuve de l'entretien d'embauche a été remportée), pour ne plus être considéré comme déviant.

Becker, dans *Outsiders* (1963) définit la déviance « comme la transgression d'une norme acceptée d'un commun accord » (*ibid.*, p. 32). Il ajoute que « les groupes sociaux créent la déviance en instituant des normes dont la transgression constitue la déviance, en appliquant ces normes à certains individus et en les étiquetant comme des déviants » (*ibid.*), expliquant comment le regard porté

par les autres sur un acte peut fixer, confirmer cet acte dans son caractère déviant. Pour ne pas faire partie du groupe des outsiders du fait du regard porté sur elles, les personnes autistes seraient donc poussées à se parer des apparences de la normalité avec toutes les souffrances que cela induit et qu'elles décrivent toutes.

Le prix à payer peut en effet être élevé. Une participante raconte : « Si je mets trop le masque, j'explose. Je suis pas du tout en adéquation avec ce que je suis ». Elle décrit le masque comme « trop serrant et brûlant » et elle ajoute : « Il me fait mal ce masque, à force. J'ai envie de casser mon image, ça déclenche beaucoup trop de violence. » Elle raconte ses crises de violence et d'automutilation lorsque le masque est porté trop longuement. Les personnes autistes, notamment non-verbales, ont souvent recours à des automutilations pour libérer un excès interne trop extrême pour que sa verbalisation suffise à le liquider. « J'ai l'impression qu'il y a toujours moi au fond de moi, et que si je peux pas sortir j'étouffe, je suis brûlée, et complètement enfermée dans un petite cage, je vais être claustrophobe ! », explique-t-elle. Elle fait par ailleurs référence à ses fugues d'enfance dans la forêt, afin, dit-elle, de « pouvoir être et faire ce que je voulais. Pas forcément ce que je voulais, mais ce que je devais aussi : être moi-même. C'était pouvoir être toute seule sans que ce soit un reproche. Les gens, ils communiquent, et moi je communiquais pas ! »

La nature en tant qu'espace de solitude et de non-socialisation représente pour chacun des enquêtés un refuge pour s'extraire des sollicitations constantes, qu'elles soient sensorielles ou sociales, du monde civilisé. La nature sauvage, c'est-à-dire si l'on s'en tient à la définition qu'ils en donnent, non-domestiquée, indépendante et non-marquée par l'humain, est un espace de liberté et d'être-soi avec ses particularités liées à l'autisme, un lieu où le hors-norme n'est pas stigmatisé, un espace de non-rejet où on peut se défaire de ses défenses et du sur-contrôle de soi associé à l'auto-observation obsédante. Le masque peut être ôté et leur véritable nature apparaître. Une participante raconte : « C'est pour ça que la nature était mon équilibre. Parce que la nature ne me rejetait pas. Et devant la nature j'avais pas à avoir honte. Et devant la nature je pouvais pas être coupable de rien du tout. La nature était ma seule alliée. La nature pouvait pas me faire de mal ». La liberté ainsi acquise semble, du fait du laisser-tomber du carcan associé au masque et à l'hyper-contrôle de soi, laisser émerger des compétences étouffées par des espaces trop étriqués, sur le plan à la fois des normes et des attentes sociales, et de l'environnement sensoriel : « J'arrive mieux à communiquer quand on me laisse être moi-même et qu'on me domestique pas », explique l'une d'elle¹⁴, introduisant un jeu de miroir entre nature extérieure et nature intérieure.

14. Ce témoignage appelle des réflexions autour de la question des thérapies axées autour de la médiation animale proposées aux personnes autistes (enfants et adultes).

Conclusion : l'intégration sociale, des limites encore trop étroites ?

La question du rapport à la nature fait donc émerger deux problématiques : celle de l'adaptation aux environnements sensoriels humains ou citadins, et celle de l'intégration sociale.

Le traitement perceptif atypique des personnes autistes peut être une cause de souffrance, ou du moins d'inconfort majeur, lorsqu'elles doivent être confrontées à des environnements sensoriels qui heurtent d'une manière ou d'une autre leurs hypersensibilités sensorielles, les amenant à éviter, voire à fuir ces espaces. Cependant, il arrive que l'évitement soit impossible : les lieux scolaires, par exemple, sont des espaces sensoriels potentiellement délétères pour les élèves Asperger, sources supplémentaires d'anxiété (Humphrey & Lewis, 2008). C'est pourquoi de nombreuses réflexions sont menées, sur les écoles spécialisées et les institutions accueillant des autistes. Elles visent à créer des espaces « autiste-friendly » (Connor, 2000) : lumière naturelle indirecte, couleurs douces et neutres, sobriété, acoustique, etc. (Courteix, 2009 ; Demilly, 2014). Cependant, on imagine mal comment un espace « autiste-friendly » pourrait être aménagé dans un collège ou un lycée public, ni dans une ville ; le lieu de travail, par contre, pourrait être aménagé, dans la mesure cependant où les besoins spécifiques de certains employés sont respectés¹⁵.

Remarquons enfin que, pour les personnes autistes rencontrées dans le cadre de cette recherche, la nature s'impose comme une sorte d'issue de secours sensorielle, tout en faisant office d'automédication, de baume aux blessures infligées par le rejet et la marginalisation. Les témoignages que j'ai recueillis mettent en lumière le décalage entre un discours valorisant la diversité et l'intégration, et les applications concrètes de ce discours qui semblent se heurter à des limites : le discours reste du discours, et l'expérience vécue par les personnes autistes que j'ai rencontrées révèle que l'acceptation de la diversité a d'étroites limites. Comment définir, en effet, qui relève de la diversité ? Il semblerait que certains individus ne sont pas reconnus comme faisant partie intégrante de la diversité, trop normaux en apparence pour être reconnus comme autistes, mais trop anormaux aussi pour échapper aux qualificatifs réducteurs et trop souvent utilisés à des fins dégradantes : « bizarre », « excentrique », « vieille folle » ou « arriéré », etc.

L'avis médical et le diagnostic s'imposent alors pour permettre de rejoindre les rangs de la diversité et jouir du privilège de l'acceptation sociale ; une étiquette, un

15. Voir à ce propos le témoignage d'une autiste Asperger qui s'est vue objecter, lors de sa demande d'adaptation de poste, le fait qu'elle avait l'air *trop normale* pour être autiste : <https://femmesautistesfrancophones.com/2018/09/05/declarer-ou-ne-pas-declarer-son-handicap-temoignage/>.

handicap défini, rejoindre un rang et une catégorie, en échange d'une protection relative, d'une attention empathique virant rapidement à l'infantilisation (Humphrey & Lewis, 2008). Le diagnostic devient une condition *sine qua non* de l'acceptation et de l'intégration¹⁶. On rejoint là ce qu'avait annoncé et dénoncé Michel Foucault dans son cours *Les Anormaux*, donné au Collège de France en 1974 et 1975 : la loi qui servait de carburant principal à la régulation sociale a peu à peu été remplacée par la norme (Hastings, 2011) et par ce qu'il appelle la « pensée médicale¹⁷ ».

Les autistes Asperger se trouvent placés dans une situation paradoxale : leur capacité à se rendre indistinguables des non-autistes s'avère être un atout à double tranchant, puisque, si elle leur permet de s'adapter aux situations sociales, de suivre une scolarité *classique*, de trouver un emploi, d'être à peu près socialement acceptables, elle les place aussi face à la conscience de leur différence qui les pousse à se faire violence pour s'adapter. Cette contrainte peut porter atteinte à leur identité, aller à contre-courant de leur être-soi-autiste pour paraître normaux, passer inaperçus et ne pas payer le prix de leur différence.

L'autisme, et notamment l'autisme d'Asperger, place ainsi la société face au « dilemme de la différence » (Dyson, 2001, p. 25) : comment tenir compte de la différence sans affirmer cette différence ? Comment favoriser l'intégration des personnes au fonctionnement différent sans retrancher ces personnes dans leur condition particulière ? La bonne volonté et la bienveillance peuvent rapidement être ressenties comme de l'infantilisation et de la condescendance, surtout par des personnes qui ont connu le rejet social et pour lesquelles *faire l'objet* d'un traitement différent revient à être refoulées dans les marges du handicap. Une participante me disait ainsi : « Il nous bouscule, l'autiste, parce qu'il nous force à être créatifs et à s'adapter. »

On ne s'étonnera pas de la prégnance, chez une majorité de participants, d'un environnement naturel imaginaire et idyllique : espace où l'être-soi-autiste peut se déployer sans encourir le risque d'être confronté à la stigmatisation sociale, où le corps trouve la place qui lui est adéquate. L'idéal de vie serait pour certains de

16. Est-ce une des raisons pour lesquelles une hausse du nombre de diagnostics d'autisme est relevée ces dernières années ?

17. « Par pensée médicale, j'entends une façon de percevoir les choses qui s'organisent autour de la norme, c'est-à-dire qui exige de partager ce qui est normal de ce qui est anormal ; elle se donne, elle cherche aussi à se donner des moyens de correction qui ne sont pas exactement des moyens de punition, mais des moyens de transformation de l'individu. », HASTINGS, 1976, p. 374.

vivre dans une cabane au milieu des bois ou bien dans une maison très proche de la nature et respectueuse de l'environnement naturel, et pour d'autres de travailler à l'extérieur en corps-à-corps avec la nature. L'une d'entre elles, qui vit seule dans une maison au milieu des bois, parle de faire entrer la nature dans sa maison grâce à de grandes baies vitrées ; une autre a vécu dans une yourte pendant plusieurs années pour être en osmose avec le rythme naturel. Nombreux sont ceux qui parlent de leur besoin de jardiner, de soigner les animaux ou les plantes mais, comme le précise l'une des participantes : « juste ce qu'il faut [...] Je ne supporte pas d'aller contre sa nature. Et je ne supporte pas qu'on aille contre la mienne. En fait, ce sont des partenaires ! Beaucoup plus que les humains ! » La nature est considérée par cette personne comme une partenaire à respecter, que l'on peut traiter comme on voudrait l'être soi-même, et avec laquelle une forme de réciprocité est envisageable, ainsi qu'une sorte d'identification impossible avec la gent humaine. Les plantes apparaissent comme des semblables de même niveau, d'où la présence forte, chez chacun des enquêtés, d'une conscience écologique qui ne serait pas issue d'un enseignement moral, mais d'un vécu à même la nature.

La nature éveille ainsi chez la plupart des enquêtés le désir de vivre un mode de vie alternatif, un peu à l'image du « Réseau », espace accueillant des enfants autistes non-verbaux mis en place par Fernand Deligny dans les Cévennes, à la fin des années soixante (Porge, 2010), et où des enfants autistes venaient pour des séjours temporaires. Il écrivait : « Par nature j'entends bien la base biologique de toute existence humaine, considérée indépendamment des effets que produit sur elle la socialisation. » (cité par Porge, 2010, p. 132). Ainsi, les enfants autistes mutiques qu'il accueillait appartenaient au pôle de « l'humain de nature », opposé au pôle du langage dans lequel les êtres humains non-autistes sont engagés ; est-ce à dire qu'il considérait ces enfants autistes mutiques comme non marqués par la socialisation, et donc plus adaptés à la vie sauvage et naturelle ? Nous ne savons malheureusement pas ce que sont devenus ces enfants, ni quel a été l'impact de leur séjour au Réseau.

Notons cependant que cet attrait pour la nature n'est pas toujours associé à un intérêt spécial pour celle-ci. Pour la plupart, les personnes autistes ont en effet (bien que cet aspect soit largement moins présent chez les femmes) ce qu'on appelle *intérêt spécial* dans un domaine particulier dans lequel elles deviennent spécialistes¹⁸ et qui peut les orienter vers un métier à l'âge adulte (Attwood, 2010).

18. Ces domaines peuvent être extrêmement variés : de la littérature aux tracés du métro parisien, de la physique quantique à l'ébénisterie etc. ; par ailleurs, ils peuvent de même varier au cours de la vie de l'individu.

Par ailleurs, toutes les personnes autistes Asperger ne présentent pas un tel attrait pour la nature, et certaines s'accommodent très bien de leur vie en ville. Fait intéressant mais à l'état de lien de corrélation qui mériterait d'être approfondi, ces personnes ne souffraient pas particulièrement sur le plan sensoriel et n'avaient pas vécu de situations de rejet ou de stigmatisation. Les raisons de l'attrait de certaines personnes autistes pour la nature ne sont certainement pas intrinsèquement liées à la condition autistique. Cependant, les témoignages présentés ici font apparaître différents facteurs qui concourent à leur l'orientation vers un mode de vie en harmonie avec la nature : la sensorialité, l'éducation, un intérêt spécial pour les animaux ou la biologie, la fuite vers des espaces libérés de trop de présence humaine susceptible d'engendrer des situations de rejet.

Bibliographie

- ATTWOOD Tony, 2010, *Le Syndrome d'Asperger*, De Boeck, Bruxelles, 512 p.
- BAGATELL Nancy, 2010, "From Cure to Community: Transforming Notions of Autism" in *Ethos*, vol. 38, n° 1, pp. 35-55.
- BAGATELL Nancy, 2007, "Orchestrating Voices: Autism, Identity and the Power of Discourse" in *Disability & Society*, vol. 22, pp. 413-426.
- BARON-COHEN Simon, 2009, "Talent in Autism: Hyper-Systemising, Hyper-Attention to Detail and Sensory Hypersensitivity" in *Phil. Trans. R. Soc. B*, n° 364, pp. 1377-1383.
- BECKER Howard, 1963, *Outsiders : Studies in the Sociology of Deviance*, Free Press, Glencoe, 179 p.
- BELIN Laurine, 2017, "Simple Shapes Elicit Different Emotional Responses in Children with Autism Spectrum Disorder and Neurotypical Children and Adults" in *Frontiers in Psychology*, vol. 8, n° 91, pp. 1-11.
- BESSE Jean-Marc, 2010, « Le paysage, espace sensible, espace public » in *Meta*, vol. 2, n° 2, p. 256-286.
- CHAMAK Brigitte, 2005, « Les transformations des représentations de l'autisme et de sa prise en charge : le rôle des associations en France » in *Cahier de recherche sociologique*, n° 41-42, pp. 169-190.

- CHAMAK Brigitte, 2009a, « Autisme et militantisme : de la maladie à la différence » in *Quaderni*, n° 68, p. 60-70.
- CHAMAK Brigitte, 2009b, « Autisme, handicap et mouvements sociaux » in *Alter*, vol. 4, n° 2, p. 103-115.
- CHAMAK Brigitte, 2011, « Autisme et stigmatisation » in *L'Information psychiatrique*, vol. 87, n° 5, p. 403-407.
- CONNOR Michael, 2000, "Asperger Syndrome (ASD) and the Self-Reports of Comprehensive School Students" in *Educational Psychology in Practice*, vol. 16, n° 1, pp. 285-296.
- COURTEIX Stephane, 2009, *Troubles envahissants du développement et rapports à l'espace*, LAF-ENSAL, Inédit, Lyon, 35 p.
- DACHEZ Julie, 2016, *La Différence invisible*, Delcourt, Paris, 196 p.
- DAWSON Michelle *et al.*, 2007, "The Level and Nature of Autistic Intelligence" in *Psychological science*, vol. 18, n° 8, pp. 657-662.
- DEMILLY Estelle, 2014, *Autisme et architecture. Relations entre les formes architecturales et l'état clinique des patients*, Thèse de doctorat non publiée, Université Lumière Lyon II.
- DYSON Alan, 2001, "Special Needs in the Twenty-First Century: Where We've Been and Where We're Going" in *British Journal of Special Education*, vol. 28, n° 1, p. 24-29.
- FOUCAULT Michel, 1976, *La Volonté de savoir*, Gallimard, Paris, 211 p.
- FRITH Uta, 1996, "Cognitive Explanations of Autism" in *Acta Paediatrica*, vol. 85, pp. 63-68.
- GEPNER Bruno, 2014, *Autismes, ralentir le monde extérieur, calmer le monde intérieur*, Odile Jacob, Paris, 232 p.
- GOFFMAN Erving, 1975 [1963], *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*. Les éditions de Midi, Paris, 176 p.

- GRANDIN Temple, 1995, *Thinking in Pictures*, Doubleday, New York, 222 p.
- GRANDIN Temple, 2011, *The Way I See It*, Future Horizons, Arlington, 339 p.
- GRINKER Roy Richard, 2010, "Commentary: On Being Autistic, and Social" in *Ethos*, vol. 38, n° 1, pp. 172-178.
- GULLONE Eleonora, 2000, "The Biophilia Hypothesis and Life in the 21st Century: Increasing Mental Health or Increasing Pathology?" in *Journal of Happiness Studies*, vol. 1, pp. 293-321.
- HASTINGS Michel, 2011, « Moi, Michel Foucault, ayant interrogé la grande famille indéfinie et confuse des anormaux... » in LAVENUE Jean-Jacques & VILLABA Bruno (dir.), *Vidéo-surveillance et détection des comportements anormaux*, Presses universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, p. 133-158.
- HINDS Joe & SPARKS Paul, 2011, "The Affective Quality of Human-Natural Environment Relationships" in *Evolutionary Psychology*, vol. 9, n° 3, pp. 451-469.
- HORIOT Hugo, 2018, *Autisme : j'accuse !*, L'iconoclaste, Paris, 200 p.
- HUMPHREY Neil & LEWIS Sarah, 2008, "'Make Me Normal' : the Views and Experiences of Pupils on the Autistic Spectrum in Mainstream Secondary Schools" in *Sage*, vol. 12, n° 1, pp. 23-46.
- HUMPHREY Neil & SYMES Wendy, 2010, "Responses to Bullying and Use of Social Support among Pupils with Autism Spectrum Disorders (ASDs) in Mainstream Schools: a Qualitative Study" in *Journal of Research in Special Educational Needs*, vol. 10, n° 2, pp. 82-90.
- KAHN Peter H. *et al.*, 2009, "The Human Relation with Nature and Technological Nature" in *Association for Psychological Science*, vol. 18, n° 1, pp. 37-42.
- LEFEVRE Françoise, 1990, *Le Petit Prince cannibale*, Actes Sud, Arles, 160 p.
- MAKRAM Henry, *et al.*, 2007, "The Intense World Syndrome: An Alternative Hypothesis for Autism" in *Frontiers in Neuroscience*, vol. 1, pp. 77-96.

- MAKRAM Kamila & MAKRAM Henry, 2010, "The Intense World Theory: a Unifying Theory of the Neurobiology of Autism" in *Frontiers in Human Neuroscience*, vol. 4, pp. 1-29.
- MERLEAU-PONTY Maurice, 1976 [1945], *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, Paris, 560 p.
- MOTTRON Laurent, 2004, *L'Autisme : une autre intelligence. Diagnostic, cognition et support des personnes autistes sans déficience intellectuelle*, Mardaga, Sprimont, 240 p.
- MOTTRON Laurent, *et al.*, 2006, "Enhanced Perceptual Functioning in Autism: an Update, and Eight Principles of Autistic Perception" in *Journal of Autism and Developmental Disorders*, vol. 36, pp. 27-43.
- OCHS Elinor & SOLOMON Olga, 2005, "Autistic Sociality" in *Ethos*, vol. 38, n° 1, pp. 69-92.
- PORGE Erik, 2010, « Fernand Deligny, un style de vie avec les autistes y être entre les lignes » in *Enfances & Psy*, vol. 48, p. 130-136.
- SACKS Oliver, 1996 [1995], *Un Anthropologue sur Mars*, Seuil, Paris, 432 p.
- SCHAFER Murray R., 1979, *Le Paysage sonore*, J-C Lattès, Paris, 388 p.
- SCHOVANEC Josef, 2012, *Je suis à l'Est*, Plon, Paris, 288 p.
- SOLOMON Olga & BAGATELL Nancy, 2010, "Introduction Autism: Rethinking the Possibilities" in *Ethos*, vol. 38, n° 1, pp. 1-7.
- SOLOMON Olga, 2010, "What a Dog Can Do: Children with Autism and Therapy Dogs in Social Interaction" *Ethos*, vol. 38, n° 1, pp. 143-166.
- SOLOMON Olga, 2015, "'But-He'll Fall': Children with Autism, Interspecies Intersubjectivity, and the Problem of 'Being Social'" in *Cult Med Psychiatry*, vol. 39, pp. 323-344.
- SOULIERES Isabelle *et al.*, 2011, "The Level and Nature of Autistic Intelligence II: What about Asperger Syndrome?" in *Plos One*, vol. 6, n° 9, pp. 1-7.

VON UEXKÜLL Jacob 1956, *Monde animaux et monde humain*, Gonthier, Hambourg, 167 p.

WILSON Edward O., 1984, *Biophilia*, Harvard University Press, Cambridge, 176 p.

Résumé : J'ai rencontré 24 personnes porteuses du syndrome d'Asperger afin d'explorer leur rapport à la nature en recueillant leurs témoignages et en réalisant des enquêtes ethnographiques au domicile de deux d'entre elles. À partir de ces témoignages et observations, j'articule mon propos autour de deux axes centraux : si l'importance de la sensorialité dans leur rapport à la nature et à l'environnement est mise en évidence, une deuxième problématique apparaît : la stigmatisation et un vécu de rejet qui inciteraient les personnes que j'ai rencontrées à se tourner vers la nature comme un espace libéré des normes sociales.

Mots-clefs : socio-anthropologie, autisme, syndrome d'Asperger, relation à la nature, sensorialité, norme, stigmatisation, différence.

City-Shackles and Nature-Freedom: Autism Challenged by Social Norms

Abstract: I met people with Asperger syndrome to explore their relationship to nature by collecting their testimony and conducting ethnographic surveys at the homes of two of them. From these testimonies and observations, I articulate my remarks around two central axes: if the importance of the sensoriality in their relationship with nature and environment is highlighted, a second axis emerges: that of stigmatization and experience of rejection, which would lead the people I met to turn to nature as a space freed from social norms.

Keywords: Socio-anthropology, Autism, Asperger Syndrome, Relationship to Nature, Sensoriality, Norms, Stigma, Difference